

吉狄馬加
火
焰
與
詞
語

Paroles de feu

Jidi Majia

Traduit par Françoise Roy

JIDI MAJIA

PAROLES DE FEU

Traduit de l'anglais par Françoise Roy

Mise en page : Virginie Turcotte

Illustrations : Jidi Majia

Maquette de couverture : Étienne Bienvenu

Texte original chinois © Jidi Majia

Traduction française © Foreign Teaching and Research Press et Mémoire d'encrier inc., 2014

Dépôt légal : 2^e trimestre 2014

Tous droits réservés

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous aucune forme ou par quelque procédé que ce soit, électronique ou mécanique, incluant des photocopies, des enregistrements, ou par aucun moyen de mise en mémoire d'information, sans la permission écrite de l'auteur ou de ses ayants droit et de l'éditeur.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Majia, Jidi, 1961-

[Poèmes. Extraits. Français]

Paroles de feu

(Poésie)

Traduction de : Words of fire.

ISBN 978-2-89712-223-2 (Papier)

ISBN 978-2-89712-225-6 (PDF)

ISBN 978-2-89712-224-9 (ePub)

I. Roy, Françoise, 1959- . II. Titre.

PL2948.S.J53A3 2014b 895.11'6 C2014-941237-1

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du PDF interactif : Éditions Prise de parole

JIDI MAJIA

शुद्धि

PAROLES DE FEU

Traduit de l'anglais par Françoise Roy

INTRODUCTION

JIDI MAJIA ET LA TRANSPOSITION IDENTITAIRE

Jidi Majia, bien qu'il écrive en chinois, appartient au groupe ethnique Yi, dont les Nosus constituent la branche la plus peuplée. Elle compte au moins sept millions de membres. Parmi eux, plusieurs parlent encore leur propre langue, qui fait partie de la famille linguistique tibéto-birmane. Leurs terres ancestrales s'étendent à travers diverses enclaves géographiques du sud-ouest de la Chine actuelle, réparties dans les provinces du Sichuan, du Guizhou et du Yunnan. Le terroir du poète, la Préfecture autonome de la nationalité Yi du Liangshan, sise au cœur de la région montagneuse du Sichuan occidental et où se trouvent les comtés isolés de Butuo et de Zhaojue, est le théâtre d'une convivialité nécessaire – bien qu'elle n'aille pas toujours sans heurts – entre la majorité han (qui représente 91 % des habitants à l'échelle nationale) et quelques-unes des 55 « nationalités » du pays, pour reprendre le terme utilisé de nos jours en République de Chine. Ce recueil constitue une fenêtre unique sur une ethnie habitant une contrée reculée aux paysages grandioses, dans un pays qui s'ouvre au monde à une vitesse telle que les effets en sont imprévisibles.

Si le terme « poésie ethnique » était malencontreux, on pourrait parler dans l'œuvre de Jidi Majia d'une rencontre privilégiée avec les ancêtres par le biais de leur héritage tangible et intangible. Une admiration émouvante pour les prodiges de Dame Nature y est également manifeste. La poésie de Jidi Majia chante les louanges des capes de laine tissées à la main et semblables aux ponchos des Indiens de Bolivie, des paysages à la fois bucoliques et dramatiques, du *bimo*, qui fait figure de prêtre sorcier, et de la mythologie et du folklore des Nosus, dont la vision du monde est proche de la pensée tibétaine, sans pour autant être identique. Comme c'est le cas des autres peuples

autochtones qui à travers le globe vivent à l'orée de la culture dominante dans leur propre pays, le monde naturel (et la relation intrinsèque, profonde et révérencielle de l'être humain avec ce dernier) occupe ici une place de choix. Ce chaînon manquant à la modernité est d'ailleurs le seul qui pourrait sauver notre espèce d'une destruction massive, une idée que reprend le poète à plusieurs occasions, tantôt de façon très rhétorique, tantôt métaphoriquement.

Jidi Majia, porte-étendard des Nosus, est une sorte de Noé moderne. L'arche qui sillonne les eaux diluviennes des pages initiales de la Bible n'est-elle pas le premier exemple du souci de l'Homme envers l'idée d'*extinction*? Un concept effrayant que celui de l'extermination! Le fait qu'une entité vivante en arrive à être appelée « langue morte », « espèce disparue » ou « culture révolue » – comme c'est les cas des Kaweskars que le poète mentionne dans ce recueil – est immanquablement le produit d'une mauvaise gestion, de l'esprit de domination et de la cupidité de l'Homme. On estime qu'à court ou à moyen terme, dans le monde, plus de trois mille langues (et les us et coutumes qu'elles sous-tendent) sont à l'heure actuelle en danger de disparaître. Avons-nous besoin de construire de nouvelles arches de Noé du XXI^e siècle afin de préserver la continuité historique de tous les êtres vivants, y compris les lexiques, les modes de vie et les croyances – bref, la mémoire – que les différentes civilisations actuelles ont tissés au moyen de la langue et de l'imaginaire?

La traduction, qui a toujours été à la pointe des rencontres interculturelles, est également mise en cause ici. Le texte offert au lecteur commence par la transcription du for intérieur du poète, pensée dans sa langue maternelle vers sa langue d'usage et d'écriture (le chinois). Les poèmes ont ensuite voyagé du chinois vers l'anglais, à savoir vers la traduction sur laquelle j'ai travaillé pour en arriver à une version des poèmes en langue française. Les écueils rencontrés au cours de cette translittération multiple – de la sensibilité nosu au chinois, du chinois à l'anglais, et de l'anglais au français – étaient assez tranchants pour risquer de faire couler ma propre embarcation.

Si ce livre parvient comme je le souhaite à demeurer fidèle au texte original chinois, je le dois en grande partie à l'auteur de la version anglophone, le traducteur, poète et sinologue Denis Mair. Sans l'aide inestimable de ce grand connaisseur de poésie et des traditions d'Extrême-Orient, le bateau de la transcription d'une langue à l'autre (chevauchant d'ailleurs quatre langages distincts dans sa circumnavigation) se serait échoué bien avant d'atteindre le rivage. Les vers de Jidi Majia se sont donc frayé un chemin en partant du très particulier (la terminologie et les images décrivant les rituels, les mœurs et la pensée nosu) pour atteindre l'universel. À la fois héraut profondément attaché à sa terre natale et citoyen du monde, Jidi Majia se fait ambassadeur de l'humanité par la poésie. Je souhaite donc que coule cette transposition en français comme « la rivière humaine, serpentant en douce au creux d'une vallée / la rivière humaine, tricotée à l'envers / passant gravement à travers une foule au cœur volage / passant gravement à travers un monde de merveilles ». Sachant que les lecteurs de poésie sont tout sauf « une foule au cœur volage », j'avoue que le travail de transfert par le biais des mots ne m'est pas étranger : francophone issue d'une minorité linguistique dans mon pays d'origine et vivant de surcroît au Mexique (donc dans une tierce langue, un espagnol profondément métissé qui à son tour côtoie une variété de langues autochtones encore largement parlées, mais soumises à une érosion certaine), j'ai confiance que ce texte – dans sa migration entre cultures, alphabets et sémantiques très dissemblables – réussira le miracle épiphanique qui est la mission première du poétique.

L'accès au symbolique est l'expression la plus sublime de la capacité des êtres humains de signifier leur expérience sur terre. L'œuvre de Jidi Majia nous interpelle à penser la diversité sur deux fronts : celui d'un groupe ayant survécu culturellement et linguistiquement en marge des postulats dominants de la nation moderne où il s'inscrit, et celui de la Chine en tant que nation moderne. On parle donc d'une minorité qui doit sauvegarder son identité face à une majorité qui tire elle-même sur les cordes d'une civilisation millénaire. Nous sommes ainsi en présence d'une double périphérie, car

ces cultures – sitôt antagoniques, sitôt juxtaposées – sont à la fois toutes deux étrangères à un monde occidental ayant hérité non seulement le meilleur, mais aussi les pires excès du Siècle des Lumières. Le legs honteux de l'Occident n'est-il pas cette post-modernité où les multitudes sont coupées de leurs racines et de la révélation du féérique ? La conviction que la magie n'est que superstition, que la Raison explique tout, que l'Homme est propriétaire (c'est-à-dire tyran plénipotentiaire) du monde naturel, apparaît comme un recul, un excès du « trop séculaire » que le monde non occidental, heureusement, n'a pas épousé aveuglément. Chez Jidi Majia, à la lumière d'une certaine nostalgie tribale, l'individu n'est pas, comme le veulent les tenants d'un post-modernisme à outrance, un roitelet appelé à chercher coûte que coûte son bonheur en dehors de la vie communautaire, tournant le dos au passé et aux aïeux. Il est partie prenante du grand casse-tête cosmique. Il ne s'agit pas ici de freiner la marche de l'Histoire, mais de recouvrer un lien perdu avec le cosmos. Ce cosmos où, comme le suggère *Paroles de feu*, nous devons un jour apprendre à vivre dans la paix, la justice et l'émerveillement face à son mystère et à sa beauté.

Françoise Roy
Zapopan, Mexique,
10 janvier 2014

Traductrice, poète, romancière et nouvelliste, Françoise Roy (1959 –) est née à Québec et vit à Guadalajara, au Mexique. Elle a remporté le Prix national de traduction littéraire de l'INBA à Mexico, le Prix national de poésie Alonso Vidal au Sonora, le Prix Jacqueline-Déry-Mochon, et les prix internationaux de poésie Ditët e Naimit (Macédoine) et Nuits de Curtea de Arges (Roumanie). Elle a publié douze recueils de poésie, trois romans et un recueil de nouvelles.

AUTO-PORTRAIT

*Souffle le vent sur une crête, parlant tout bas à un enfant
au crépuscule. Part le vent au loin, là où l'attend une fable.
Laisse ton nom sur cette terre, mon enfant, car l'heure
viendra pour toi de mourir avec fierté.*

Inscription

Je suis l'histoire écrite sur cette terre dans la langue nosu.
Je suis né d'une femme qui supportait à peine de devoir
couper le cordon ombilical.
Mon nom tourmenté de douleur,
mon nom qui est si beau,
mon nom plein d'espoir,
est un poème de virilité
porté en mille ans de gestation
par une femme penchée sur son fuseau.
Mon père imbu de traditions
est un homme parmi les hommes.
Les gens l'appellent Zhyge Alu¹.
Ma mère qui jamais ne prend de l'âge
chante sur cette terre ses mélodies.
Elle est sa rivière encaissée.
Mon éternelle bien-aimée
est une beauté parmi les beautés.
Les gens l'appellent Gamo Anyo².

1 Zhyge Alu est un héros mythique du peuple nosu dont les exploits sont narrés dans un récit épique du même nom.

2 Gamo Anyo est une beauté légendaire du peuple nosu.

Lors de chacune de mes milliers de morts en tant qu'homme,
je suis étendu tourné vers la gauche.
Lors de chacune de mes milliers de morts en tant que femme,
je suis étendue tournée vers la droite.
À la fin de mille rites de deuil
je suis les paroles amicales d'un invité venu de loin.
Au point culminant de mille rites de deuil
je suis les syllabes tremblotantes d'une mère.
Bien que tout cela me comprenne, moi,
je suis en vérité le conflit millénaire
opposant la justice et le mal.
Je suis le descendant millénaire
de l'amour et de l'imagination
qui descend vraiment à travers les siècles.
Toutes les trahisons et la loyauté,
les naissances et les morts, m'ont appartenu.
Ah, monde, laisse-moi alors donner la réponse :
Je-suis-un-Nosu !

RÉPONSE

Te souviens-tu encore
du petit chemin menant à Jjilu Bute³ ?
Cette heure de la brunante à saveur de miel.
Elle m'a dit :
J'ai perdu mon aiguille à broder,
dépêche-toi et aide-moi à la retrouver.
(J'ai cherché partout sur cette route de campagne)

Te souviens-tu
du petit chemin menant à Jjilu Bute ?
Cette heure de la brunante pleine de gravité.
Je lui ai dit :
J'ai quelque chose enfoncé en plein cœur,
ne serait-ce pas ton aiguille à broder ?
(Et elle en fut émue jusqu'aux larmes)

3 Jjilu Bute est le lieu de naissance du poète, situé au cœur de la Préfecture autonome de la minorité Yi du Liangshan, au Sichuan.

LA CORDE QUI VIBRE ENTRE DEUX CŒURS
ET QUI SE FAIT PASSER POUR LE SOMMEIL

Si la forêt est une mer de laine bouillie,
un océan vert, de son poids elle y dérive à flot.
Le voilà qui respire sur la grève.
Dans le bateau de sa hutte
échoué à l'orée sud de la forêt,
échoué à l'orée nord de la plaine,
s'ensablant parmi les écueils de la rade,
sommeille un chien de chasse roulé en boule
comme un signe d'interrogation douillet et haletant
prêt à passer la nuit au-delà de la chaleur du poêle.
L'homme est couché dans la petite pièce
qui évoque une chevelure de femme
et l'haleine laiteuse d'un enfant.
Un courant onirique s'y glisse suivant un cours sinueux,
passant outre la couronne obscurcie de sa tête,
à peine la jolie forme d'une biche
a-t-elle vogué dans la lumière du jour.
Alors il se retrouve à ses trousses, et sur ses épaules s'abat
une pluie de feuilles d'automne dorées.
Pourtant il ne tire pas sur la biche. Il la voit
en train de danser sur une montagne au sud-ouest de la Chine,
sur quoi il voudrait, lui aussi, se mettre à danser.
Mais sa femme est lovée contre son bras gauche,
son enfant contre son bras droit,
comme si ses bras étaient deux oreillers,
et avec ces deux personnages de chaque côté

il semble que ce ne soit qu'en esprit
qu'il puisse tirer longuement des sons de ce sifflet envoûtant
et fouler le sol du pas coulant des chasseurs d'antan.
Un nocturne forestier qui ne connaît pas de fin
passe en silence au-delà de son front.

UN NOSU PARLE DU FEU

Donne-nous le sang, donne-nous la terre,
ô pouvoir remontant à plus loin que l'Antiquité !
Donne-nous les révélations, accorde-nous le réconfort !
Laisse les derniers-nés apercevoir en transe la face de leurs ancêtres,
toi qui sais accorder de tendres soins et qui à la vie sais prêter secours.
Pussions-nous sentir ta bienveillance, goûter à ta gentillesse,
toi qui as sauvé notre respect envers nous-mêmes.
Épargne-nous d'avoir à subir le mal aux mains d'autrui,
toi qui es le plaisir interdit, toi qui nous attires, toi qui es un songe,
toi qui nous confères une joie sans limite,
toi qui nous laisses nous abandonner au chant.
Lorsque nous quitterons le monde des humains,
d'aucun relent de chagrin ne feras-tu montre.
Que nous ayons vécu dans la pauvreté ou dans la richesse,
tu revêtiras nos âmes,
les parant de vêtements enflammés.

CHANSON FOLKLORIQUE

Les gens sont tous revenus chez eux après une visite au marché,
mais mon poème, lui, n'est pas revenu.

On l'a aperçu arpentant le sol,
bien soûl, le cœur lourd,
tenant une guimbarde dorée
sous l'avant-toit d'une maison
près d'une croisée des chemins à la tombée du jour.

Les moutons sont descendus du flanc de coteau
mais mon poème, lui, n'est pas revenu.
Le bélier, chef du troupeau, l'a aperçu
tandis que le soleil se rapprochait dans sa descente.
Il l'a vu contempler les collines qui saignaient,
gardant son chagrin pour lui-même.

Les voisins sont tous endormis,
mais mon poème, lui, n'est pas revenu à la maison.
Me voilà assis sous le portail à guetter son retour.
Comment pourrai-je oublier une telle nuit ? !

EN DIRECTION CONTRAIRE

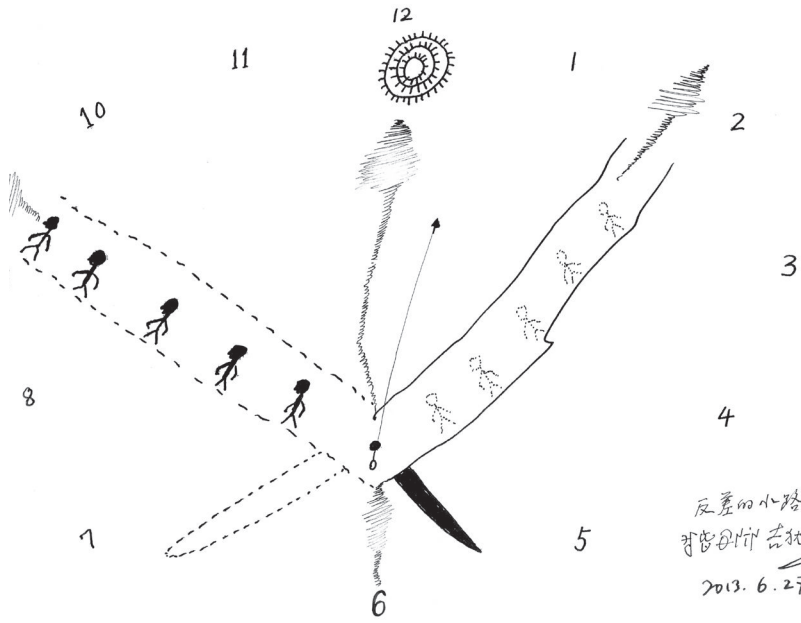
Je n'ai pas de but.

Soudain le soleil derrière moi
présage un danger qui approche.

Je vois mon autre moi traverser
la couronne de la noirceur et de la durée
et s'abreuver de la froideur du sarrasin.
Je ne vois pas sa main ici devant moi.
Elle veille dans les noires profondeurs de la terre,
elle tient des bouquets de fleurs taillées dans l'os
pour que ma tribu, par ses rituels, reconnaisse
la présence des âmes appartenant aux ancêtres.

Je vois un mur d'argile, un mur antique sous les rayons du soleil.
Tous les proverbes ont été enterrés dans le vin.
Je vois sinuer des cadences sur la peau des tambours,
et un chanteur délie sa langue en flammes
en quête d'un terrain surréel.

Je ne suis pas ici, car il y a un autre moi
qui marche en direction contraire.



反差的小路
时密时稀 亦松亦紧!!
2013. 6. 27

LA MAIN D'UNE MÈRE

Chez les Nosus, lorsque meurt une mère, on place son corps orienté vers la droite pour l'incinérer. Les gens disent que, ce faisant, on laisse sa main gauche libre pour qu'elle puisse continuer à tisser du fil, même dans le monde des esprits.

Inscription

C'est dans cette position, tournée vers la droite,
qu'elle entre dans le sommeil,
le sommeil d'un fleuve coulant tout en longueur,
le sommeil des crêtes montagneuses qui s'étirent au loin.
Plusieurs l'ont vue
étendue en ces lieux,
là où les fils et les filles des hautes terres
s'amènent aux rivages d'un océan secret
où vont s'apaiser les vagues du sol.
Sur le littoral une sirène demeure,
et derrière elle nage un banc de poissons ombrageux
où seul résonne un chant ancien
endurant le plus pur des croissants de lune.

C'est dans cette position, tournée vers la droite,
qu'elle entre dans le sommeil,
bercée dans un vent clair et aéré,
couchée sous une averse sertie de brume.
Elle est enveloppée dans une bruine légère.
Elle est auréolée de blancs nuages.
Que ce soit dans le calme de l'aube
ou au crépuscule envoûtant,

NOTE BIOGRAPHIQUE SUR LE POÈTE

Né en 1961 à Daliangshan, au Sichuan, Jidi Majia est un éminent poète et écrivain appartenant au groupe ethnique Yi. Il a obtenu son diplôme universitaire en 1982 du Département de chinois de l'Université des nationalités du Sud-Ouest, et est membre du secrétariat de l'Association des écrivains chinois. Ancien lieutenant gouverneur de la province du Qinghai, il préside l'Association littéraire des minorités de Chine, en plus d'assurer la vice-présidence de l'Association pour la poésie chinoise.

Mondialement réputée, l'œuvre de Jidi Majia compte plus de vingt recueils de poésie traduits dans plusieurs langues, dont l'anglais, le français, l'espagnol, le tchèque, le serbe, le coréen, le polonais et l'allemand. Ses livres lui ont valu d'importants prix littéraires, tant en Chine qu'à l'étranger. Il a remporté le 3^e Prix national de poésie de Chine ; pour sa suite poétique *Autoportrait et autres poèmes*, lui a été décernée la première place du 2^e Prix littéraire des minorités de Chine ; sa suite poétique *Vingt poèmes de Jidi Majia* a obtenu le Prix de littérature du Sichuan ; son recueil *Songe d'un autochtone Yi* a gagné le 4^e Prix littéraire des minorités de Chine. En 1994, il a remporté le Prix littéraire Zhuangzhong en poésie ; en 2006, il a reçu la Médaille Sholokhov de l'Association des écrivains russes en reconnaissance de sa réussite ; la même année, il a reçu un Certificat de contribution hors du commun en poésie de l'Association des écrivains bulgares ; en 2012, il a remporté le 20^e Rougang Poetry Achievement Award. Depuis 2007, Jidi Majia parraine la biennale du Premier festival international de poésie du lac Qinghai. Il est aussi directeur du comité de sélection du Gold Tibetan Antelope International Award for Poetry. Il a dirigé de nombreuses délégations d'écrivains chinois à l'occasion d'activités internationales.

La poésie de Jidi Majia aborde les traditions du peuple nosu, évoquant les mythes, les paysages et les légendes de sa terre natale. L'œuvre de ce poète humaniste, qui regarde le monde avec tendresse et lyrisme, vibre en nous tel un chant de beauté, de douceur et d'harmonie. Avec Jidi Majia, nous découvrons une voix singulière de la Chine.

*Te souviens-tu encore
du petit chemin menant à Jjilu Bute ?
Cette heure de la brunante à saveur de miel.
Elle m'a dit :
J'ai perdu mon aiguille à broder,
dépêche-toi et aide-moi à la retrouver.
(J'ai cherché partout sur cette route de campagne)
Te souviens-tu
du petit chemin menant à Jjilu Bute ?
Cette heure de la brunante pleine de gravité.
Je lui ai dit :
J'ai quelque chose enfoncé en plein cœur,
ne serait-ce pas ton aiguille à broder ?
(Et elle en fut émue jusqu'aux larmes)*

Né en 1961 à Daliangshan, au Sichuan,
Jidi Majia est un éminent poète.
Il préside notamment l'Association
littéraire des minorités de Chine.



ISBN: 978-2-89712-223-2